



**HAL**  
open science

## Quand y a-t-il oeuvre néo-médiévale? Lire Proust en médiévaliste

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

Vincent Ferré. Quand y a-t-il oeuvre néo-médiévale? Lire Proust en médiévaliste. "Proust et le Moyen Âge", Mar 2010, Reims, France. hal-01183515

**HAL Id: hal-01183515**

**<https://hal.science/hal-01183515>**

Submitted on 9 Aug 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quand y a-t-il œuvre néo-médiévale ?

### Lire Proust en médiévaliste

Vincent Ferré

[Intervention du 15 octobre 2010, dans le cadre de la seconde journée du colloque « Proust et le Moyen Âge », org. Sophie Duval et Miren Lacassagne, Reims.  
Version du 13/6/2013 soumise aux éditrices des actes du colloque]

[...] tous ceux qui, aujourd'hui, ont le goût du Moyen Âge qui est à la fois nos racines, notre naissance, notre enfance, mais aussi un rêve de vie primitive et heureuse que nous venons à peine de quitter. C'est [...] « ce monde que nous avons perdu », mais dont nous avons encore la mémoire nostalgique, le temps des grands-parents. Un Moyen Âge auquel nous relie encore le fil non coupé de l'oralité<sup>1</sup>.

Derrière cette question générale (« Quand y a-t-il œuvre néo-médiévale ? »), il s'agit d'envisager la manière dont l'étude de la relation entre « Proust et le Moyen Âge » proposée dans ce colloque s'intègre dans le contexte des études médiévales, celles qui concernent la réception et la recréation du Moyen Âge aux siècles ultérieurs, en particulier aux XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles. Les intervenants sont soit des médiévistes lisant Proust à la lumière de leurs connaissances, soit des spécialistes de Proust interrogeant le texte en fonction de leurs représentations de ce qu'est le Moyen Âge, mais *en tant que modernistes*. Or cette distinction entre modernistes et médiévistes ne recoupe pas tant une différence de savoir et de compétences qu'une divergence de point de vue.

J'aimerais essayer d'adopter ici une troisième perspective, celle du *médiévaliste*<sup>2</sup>, en m'intéressant tout d'abord à la place des études sur Proust dans ce domaine en émergence, marqué par des problèmes méthodologiques non résolus ; un domaine où la place d'écrivains « canoniques » est marginale, face aux œuvres paralittéraires. La raison est peut-être à chercher du côté de ce qui fait Moyen Âge chez Proust : un deuxième temps s'intéressera donc aux « indices » de sa présence, qui révèlent une médiation, et qu'il faut se garder de

---

<sup>1</sup> Jacques Le Goff, « Pour un long Moyen Âge », dans *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1999, p. 452. La citation insérée est de Peter Laslett.

<sup>2</sup> Sur la question du médiévalisme, son élaboration théorique, je me permets de renvoyer à V. Ferré, *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*. *Histoire, théorie, critique*, à paraître.

surinterpréter. Enfin, j'essaierai d'évaluer l'importance de la compétence du lecteur dans la reconnaissance d'une œuvre comme néo-médiévale, reconnaissance qui méconnaît peut-être la résistance du Moyen Âge à cette assimilation.

Richard Bales, auteur de l'étude pionnière *Proust and the Middle Ages*<sup>3</sup>, sera évoqué à plusieurs reprises, lui qui est resté à l'arrière-plan lors de la première journée. Il s'agira de discuter ici plus directement son texte, révélateur des problèmes rencontrés par une analyse des liens entre « Proust et le Moyen Âge ».

### **Proust dans les études médiévalistes**

Interroger le rapport de Proust au Moyen Âge peut sembler légitime ou aller de soi pour les lecteurs de la *Recherche*, du fait de la présence d'éléments inspirés du Moyen Âge, qui amène Richard Bales à conclure que « Proust est presque certainement le plus “médiéval” des auteurs modernes<sup>4</sup> ». Toutefois, malgré son importance, l'auteur de la *Recherche* n'est qu'un écrivain parmi tous ceux qui entretiennent une relation avec le Moyen Âge, et qu'étudie le médiévalisme ; par ailleurs, les études proustiennes ne sont pas exemptes des difficultés méthodologiques caractérisant ce domaine.

Il faut d'abord remarquer que le terme « médiévalisme », utilisé de manière récurrente lors de la première partie du colloque (à Bordeaux), est loin de s'être imposé au sein des études littéraires. Actuellement, plusieurs formulations coexistent, de la « modernité du Moyen Âge » au « Moyen Âge contemporain », en passant par les « modernités médiévales ». Toutefois, « médiévalisme » – calqué sur l'anglais « *medievalism* » afin de permettre d'échapper à la polysémie du substantif « médiévisme » – vise à désigner plus clairement le domaine recouvrant la réception et à la recréation du Moyen Âge, dans un versant scientifique (l'étude du Moyen Âge), l'autre artistique – la création littéraire. Dynamique depuis une trentaine d'années en France et dans les pays francophones, aussi bien qu'en Angleterre et aux États-Unis ou en Allemagne, ce domaine n'est pas toujours bien identifié ; l'un des objets du colloque de Metz-Malbrouck<sup>5</sup>, en novembre 2009, était de réfléchir à l'usage du terme de « médiévalisme », à son efficacité, son éventuelle ambiguïté, en confrontant littérature, musique, cinéma, architecture, bande dessinée... Sans exclure le recours à d'autres vocables,

---

<sup>3</sup> *Proust and the Middle Ages*, Genève, Droz, 1975.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 136 (je traduis toutes les citations de cet ouvrage).

<sup>5</sup> De ce colloque est issu un volume : V. Ferré (dir.), *Médiévalisme, modernité du Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, « Itinéraires. Littératures, textes, cultures », 2010.

« médiévalisme » est apparu pertinent, en ce qu'il facilite la mise en relation avec la recherche anglophone et par son étrangeté même, qui incite à la circonspection, quand d'autres termes, par leur caractère d'apparente évidence sont sources d'autres malentendus et difficultés – à l'instar de « moyenâgeux », ou de l'adjectif « néomédiéval », popularisé par Umberto Eco<sup>6</sup>.

Non seulement le domaine dans lequel s'intègre notre réflexion sur Proust et le Moyen Âge ne possède pas de nom stable, mais les recherches relevant du médiévalisme s'inscrivent dans un cadre méthodologique encore flou, marqué par des relations complexes entre études médiévales, études de réception et études romantiques. Le volume dirigé par les médiévistes Stephen G. Nichols et R.H. Bloch (*Medievalism and the Modernist Temper*, 1996<sup>7</sup>) comprend ainsi quelques analyses médiévalistes, dans une « ouverture » qui prend la forme d'une expansion disciplinaire ; d'une manière inverse, Kathleen Verduin, figure historique du médiévalisme américain, estime (en 2000) que « les études médiévales [sont] une simple partie d'une plus grande construction, celle du médiévalisme<sup>8</sup> ».

Une telle indécision s'explique en partie par l'absence de textes théoriques clarifiant les présupposés et les méthodes du médiévalisme, absence à laquelle ont récemment tenté de remédier quatre volumes de *Studies in Medievalism*, trente ans après le lancement de cette revue par Leslie Workman, en 1979. Les numéros *Defining Medievalism(s)* I et II, *Defining Neo-Medievalism(s)* I et II<sup>9</sup>, parus de 2009 à 2011, se sont toutefois bornés à définir cette notion, à défaut de la théoriser<sup>10</sup>.

C'est au sein de ce vaste domaine qu'il est nécessaire de mettre en perspective l'analyse de la relation entre Proust et le Moyen Âge. Le lecteur de la *Recherche* peut alors découvrir que, malgré l'immense importance du texte proustien, la présence de la littérature « canonique » du XX<sup>e</sup> siècle y est minime, par rapport à la « paralittérature » ou (pour

---

<sup>6</sup> Voir Umberto Eco, « Dreaming of the Middle Ages », dans *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality* [1986], Londres, Vintage, 1995, p. 63. Traduction anglaise, et adaptation, d'un texte paru dans *Sugli specchi et altri saggi* (1985).

<sup>7</sup> R. Howard Bloch, Stephen G. Nichols (dir.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1996.

<sup>8</sup> Kathleen Verduin, « Preface », dans David Metzger (éd.), *Studies in Medievalism X, Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000, p. 1.

<sup>9</sup> Karl Fugelso (éd.), *Studies in Medievalism* (désormais abrégé en *SiM*) XVII. *Defining Medievalism(s)*, 2009 ; *SiM* XVIII. *Defining Medievalism(s) II*, 2009 ; *SiM* XIX. *Defining Neo-Medievalism(s)*, 2010 ; et *SiM* XX. *Defining Neo-Medievalism(s) II*, 2011. Tous ont paru chez Boydell & Brewer.

<sup>10</sup> Je ne reprends pas ici des analyses développées dans *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*. *Histoire, théorie, critique, op. cit.*, en particulier dans les chapitres II et III. Sont aussi analysés d'autres facteurs, relatifs à la lutte disciplinaire et institutionnelle entre « médiévalistes » et « modernistes » américains ; ou, du côté français, à la coexistence de travaux convergents, mais qui s'ignorent, le plus souvent.

employer une désignation plus récente et plus neutre) « littérature de grande diffusion ». L'immense majorité de la littérature qui entretient des liens avec le Moyen Âge relève en effet de la *fantasy*, ce genre proche de la science-fiction mais caractérisé par un arrière-plan « médiéval » et la présence de merveilleux. Énumérer les auteurs reconnus qui se sont inspirés du Moyen Âge revient à évoquer toujours les mêmes noms, d'un volume critique à l'autre : Proust, mais aussi Julien Gracq, Ernst Jünger, Hermann Hesse, Jean Cocteau, T. S. Eliot, Jacques Roubaud et Florence Delay, Louis Aragon, Italo Calvino ; ou, plus près de nous, Pierre Michon, Tankred Dorst, Manuel Vázquez Montalbán et Alvaro Pombo. Faire de même pour la *fantasy*, essayer de nommer chacune des vagues de cet océan de textes, n'est tout simplement pas réalisable.

Une telle remarque n'enlève rien, naturellement, à la légitimité de l'exemple de Proust, qui s'impose non seulement en raison des « traces médiévales<sup>11</sup> » manifestes dans la *Recherche*, mais aussi à cause du rôle joué par Ruskin dans la diffusion du *Medievalism*. Même si, contrairement à ce qu'on affirme souvent, il n'est pas l'inventeur du terme – qui apparaît quelques années plus tôt dans une revue (*The Southern Literary Messenger*, 1849) puis sous la plume de Dante Gabriel Rossetti (en 1851) –, Ruskin popularise en effet le substantif « *mediaevalism* » (*sic*) dans une conférence donnée en 1853, où il désigne l'une des trois périodes de l'histoire de l'architecture, avec le classicisme et le modernisme<sup>12</sup>.

Toutefois, mettre Proust en perspective au sein des études médiévales incite à interroger les présupposés de notre travail collectif. En ouverture du colloque, en mars 2010, Bernard Vouilloux invitait à examiner non pas l'image ou la représentation du Moyen Âge dans l'œuvre, mais (selon une approche épistémique) les *savoirs* sur cette époque auxquels Proust a pu avoir accès. Les contributeurs du présent volume ont en réalité associé les deux démarches, qui recoupent les versants du médiévalisme : la représentation, du côté de la récréation ; et l'étude du Moyen Âge, du côté de la connaissance. Loin de s'opposer, les termes de ce couple interrogent notre conception du Moyen Âge de manière complémentaire : est-il en effet possible de parler de manière monolithique de « Proust et le Moyen Âge » ? Sur quelle conception, quelle définition, nous appuyons-nous pour aborder ainsi le texte proustien ?

---

<sup>11</sup> Voir l'ouvrage homonyme dirigé par Michèle Gally, *La trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 2000.

<sup>12</sup> Voir John Ruskin, *Lectures on Architecture and Painting, delivered at Edinburgh in November 1853*, London, Smith, Elder & Co., 1854.

### « Faire Moyen Âge<sup>13</sup> » : des indices au risque de surinterprétation

Les vestiges du Moyen Âge dans *À la recherche du temps perdu* sont bien connus : architecture, personnages, noms, images... ces pistes ont été suivies de manière systématique par Richard Bales, qui évoque par exemple le « motif médiéval » (« *medieval pattern* ») servant de référence pour la création des personnages<sup>14</sup>. La fonction de « toile de fond » jouée par le Moyen Âge dans *Du côté de chez Swann*, qu'évoque Valérie Fasseur, a été notée par nombre de critiques – songeons entre autres à l'introduction de l'ouvrage de Luc Fraisse, *L'œuvre cathédrale. Proust et l'architecture médiévale*<sup>15</sup>. S'il est indispensable de passer par une phase de repérage, le danger est de se contenter de relever les motifs ; ainsi, Bales est trop souvent descriptif : au terme de son développement sur l'architecture de Combray (au chapitre II), il estime que l'onomastique et la description renvoient au Moyen Âge, l'église résumant « le processus de “médiévalisation” » (« *process of “medievalisation”<sup>16</sup>* »). Que peut recouvrir cette formule, d'ailleurs placée entre guillemets ? Difficile de le savoir, dans un ouvrage qui évoque l'intérêt de Proust pour les œuvres marquées par « des tendances “médiévalisantes” » (« *“medievalising” tendencies<sup>17</sup>* ») sans expliciter cette allusion.

La recherche du motif médiéval risque de conduire à considérer le Moyen Âge comme une « source » où l'auteur aurait puisé, alors que le phénomène d'intertextualité – si l'on prend le cas où la référence est un texte – n'est pas le même que dans le cas d'un écho entre Proust et un auteur du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple. Ainsi, pour Balzac, l'auteur et le critique disposent d'une édition relativement stable, tandis que la relation au Moyen Âge se fait par le truchement de « textes » non figés, susceptibles d'être édités de manières diverses : qu'est-ce que le Moyen Âge alors, sinon une référence peu sûre, fuyante ? Pour citer la formule de Michèle Gally, « le texte est un fantasme, [et] le médiéval ne peut être subsumé dans le médiévalisme<sup>18</sup> ».

---

<sup>13</sup> « Julius Werner, Werner ! ce nom ne vous semble-t-il pas évoquer bizarrement le moyen âge ? » (Marcel Proust, *L'Affaire Lemoine*, « I. Dans un roman de Balzac », dans *Pastiches et mélanges*, CSB, p. 11.)

<sup>14</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>15</sup> Luc Fraisse, *L'œuvre cathédrale. Proust et l'architecture médiévale*, Paris, José Corti, 1990.

<sup>16</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>18</sup> Formule empruntée à la conférence donnée à l'université de Groningen en juillet 2010, dont une version remaniée est à paraître : « Fécondités de la trace. Médiévistes et Médiévalistes face au texte médiéval », dans V. Ferré & A. C. Montoya, *Parler du Moyen Âge aujourd'hui / Speaking of the Middle Ages today*.

Construire un *modèle* (au sens scientifique du terme) du Moyen Âge, qui relèverait de la « fantasmagorie<sup>19</sup> », constitue un danger réel, d'autant que la question se pose de savoir si le rapport de Proust au Moyen Âge est direct : en particulier, le rôle de Wagner est bien connu<sup>20</sup>, comme médiation probable vers cette époque et son imaginaire. De manière plus globale, le jeune Proust a été nourri par la lecture de textes marqués par un fort goût pour l'époque médiévale, au point que l'on considère souvent le XIX<sup>e</sup> siècle comme celui du premier « retour du Moyen Âge<sup>21</sup> », et que Bales voit une « obsession<sup>22</sup> » pour cet héritage chez des auteurs comme Chateaubriand (*Le Génie du Christianisme*, 1802), Michelet (*Histoire de France*, à partir de 1833), Augustin Thierry (*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 1825), mais aussi Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 1831), Nerval, Huysmans ; sans parler des arts picturaux (les Préraphaélites, Redon, Moreau et les Nabis). Bales souligne ainsi le caractère médiat des références au Moyen Âge dans les œuvres de jeunesse de Proust (en premier lieu *Jean Santeuil*), toutes se faisant par le biais de créateurs contemporains. Mettant au jour la chaîne qui relie Proust au passé médiéval, le critique propose la formule de « médiévalisme par procuration » (« *vicarious medievalism* »), sensible dans « [son] intérêt pour des artistes qui, eux-mêmes, s'intéressaient au Moyen Âge<sup>23</sup> ».

Dans ces conditions, est-on sûr que Combray soit si « médiéval » qu'on le dit souvent ? Faut-il réduire la présence du passé à cet héritage, et lire la *Recherche* à travers le seul filtre du Moyen Âge ?

Nombre d'éléments relevés par Richard Bales n'appartiennent pas en propre à cette période. Considérer que la *clef* du personnage de Françoise est à chercher dans cette référence, la décrire comme « paysanne », fait problème lorsque le raisonnement prend la forme du syllogisme suivant : pour Bales, le portrait de Françoise renvoie au passé ; ce passé *doit être* médiéval parce que Combray l'est<sup>24</sup> ; si la « nature médiévale de Françoise » (« *medieval nature*<sup>25</sup> ») n'est pas explicite au début de *Swann*, c'est que la description de Combray comme village médiéval n'intervient qu'après l'apparition du personnage ! Bales

---

<sup>19</sup> Voir Élodie Burle-Errecade, Valérie Naudet (éd.), *Fantasmagories du Moyen Age. Entre médiéval et moyenâgeux*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2009.

<sup>20</sup> Voir, entre autres références, l'ouvrage de Jean-Jacques Nattiez, *Proust musicien* [1984], Paris, Christian Bourgois, « Musiques », 1999.

<sup>21</sup> Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge* [1996], édition augmentée, Paris, La Boutique de l'Histoire éditions, 2002, p. 261.

<sup>22</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>25</sup> *Ibid.*

multiplie les contorsions, recourant à un hypothétique raisonnement de Proust, en fait imaginé de toutes pièces. Son ouvrage n'en aurait pourtant pas eu moins de valeur, s'il avait renoncé à réduire Françoise au type de la « paysanne médiévale (survivant au XIX<sup>e</sup> siècle) » (CS, I, p. 149<sup>26</sup>), à son appartenance discutable à la « classe paysanne » (Bales). Et s'il n'avait pas troqué la prudence de ses formulations initiales – suggérant une « possible facette médiévale du personnage de Françoise » – contre des assertions plus tranchées, qui l'amènent au seuil de la contradiction : reconnaissant que certains traits (la politesse, la relation à la royauté) ne sont pas l'apanage du Moyen Âge, Bales n'en conclut pas moins à la « médiévitité » du personnage<sup>27</sup>.

Le lecteur en vient alors à se demander ce qu'une lecture « médiévaliste » de l'œuvre proustienne éclaire et, par conséquent, plonge dans l'ombre. Il faudrait mener une comparaison plus systématique avec d'autres époques historiques dans la *Recherche*, à l'instar de l'Antiquité, pour cerner les particularités du Moyen Âge ou les raisons qui nous font privilégier cette référence. Une analyse systématique des occurrences de l'adjectif « antique » fait déjà apparaître, à côté de rapprochements attendus – Norpois en « buste antique », le visage de Morel « dur comme le marbre et beau comme l'antique » –, ou d'envolées lyriques de Legrandin sur la Bretagne (la « plus antique ossature géologique de notre sol »), des emboîtements de références. Un renvoi au passé peut en contenir d'autres, en gigogne : ainsi, d'une part, des noms associant l'Ancien Régime et « des *souvenirs de l'antiquité* », qui plaisent à Charlus dans les *Jeunes Filles* ; d'autre part, de croisements entre les époques qui prennent la forme d'une hybridation, comme dans le portrait d'un domestique en livrée, évoquant « la fécondation d'une statue antique par quelque modèle padouan du Maître ou quelque Saxon d'Albert Dürer » (CS, I, p. 318), ou encore dans la mode vestimentaire du Paris en guerre, dans *Le Temps retrouvé*, qui rappelle, via le Directoire, l'Antiquité.

A l'instar du Moyen Âge<sup>28</sup>, cette dernière est susceptible d'être actualisée, *reprise* : par le jeu de la Berma, dans les *Jeunes Filles*, image d'« une Hespéride qui fait ce geste sur une métope d'Olympie, et aussi [d]es belles vierges de l'ancien Érechthéion » (*JF I*, II, p. 550) ; ou dans le visage de cette « jeune dame grecque » évoquée par le narrateur, incarnation d'« une figure jadis admirée aux flancs d'un vase » (*CG*, II, p. 489). Ces quelques

---

<sup>26</sup> Voir aussi *AD*, IV, p. 62 : « [...] les lois non écrites de son antique code et sa tradition de paysanne médiévale [...] ».

<sup>27</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 81 et 85.

<sup>28</sup> Je ne développe pas ici ce point, évoqué au chapitre IV de *Médiévalisme : Moyen Âge et modernité (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)...*, *op. cit.*



remarques<sup>29</sup> révèlent tout ce que le Moyen Âge, tel qu'il est réinvesti dans la *Recherche*, partage avec une période historique comme l'Antiquité. Pour évoquer un dernier exemple, il n'est que de rappeler l'analyse de la « référence homérique » dans les *Jeunes Filles*, proposée récemment par Florence Godeau<sup>30</sup>, qui vient compléter l'interprétation du personnage de Saint-Loup, souvent considéré comme une incarnation de la permanence du Moyen Âge, de la « francité<sup>31</sup> ». Elles nous invitent, par conséquent, non à remettre en question l'importance de la référence médiévale, mais à nous méfier de la tentation du syllogisme, illustrée (entre autres exemples) par l'ouvrage de Richard Bales. Estimant que la *Recherche* affiche sa dimension didactique, au sens où elle permet au lecteur de lire en soi, le critique, qui a précédemment rappelé le rôle de la cathédrale dans l'enseignement religieux des fidèles au Moyen Âge, conclut sous une forme interro-négative : « ne peut-on considérer qu'À la recherche du temps perdu joue un rôle didactique analogue à celui de la cathédrale médiévale<sup>32</sup> ? » L'adjectif « didactique » n'a pourtant pas le même sens dans les deux cas, le roman proustien ne transmettant pas de *dogme* au croyant – pour le dire rapidement<sup>33</sup>.

Ce rapprochement discutable, comme l'analogie risquée par Bales entre Proust et Dante<sup>34</sup>, soulignent les menaces qui pèsent sur tout travail de comparaison entre l'œuvre proustienne et le Moyen âge ; et amènent à réévaluer la distinction entre un phénomène d'écho avec l'héritage médiéval et l'identification d'une œuvre comme étant néo-médiévale.

### **Conditionnalité, compétence et liberté du lecteur**

Autrement dit, la différence entre un roman moderne faisant référence au Moyen Âge et une œuvre « néo-médiévale » est-elle une question de degré, ou de nature ? Poser cette question revient à s'intéresser aux *conditions* nécessaires pour qu'une œuvre soit considérée comme néo-médiévale ; il s'agit toutefois moins de postuler l'existence d'ingrédients, d'une recette de fabrication, que de s'intéresser à la réception de l'œuvre. Les remarques précédentes sur les « signes » de la présence du Moyen Âge montrent bien comment les

---

<sup>29</sup> Ces pistes sont développées dans un article proposé en ligne sur le site [www.essaifictionnel.fr](http://www.essaifictionnel.fr).

<sup>30</sup> Florence Godeau, « Antique et moderne : originalité de la référence homérique dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* », dans Philippe Chardin (éd.), *Originalités proustiennes*, Paris, Kimé, 2010, p. 151-160.

<sup>31</sup> « [...] le véritable *opus francigenum*, dont le secret n'a pas été perdu depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, et qui ne périrait pas avec nos églises, ce ne sont pas tant les anges de pierre de Saint-André-des-Champs que les petits Français, nobles, bourgeois ou paysans, au visage sculpté avec cette délicatesse et cette franchise restées aussi traditionnelles qu'au porche fameux, mais encore créatrices. » (*CG*, II, p. 703).

<sup>32</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>33</sup> Je ne reprends pas ici une analyse du *dogmatisme* prêté à la *Recherche du temps perdu* (voir *L'essai fictionnel. Proust, Broch, Dos Passos*, Paris, Honoré Champion, « Recherches proustiennes », chap. 9).

<sup>34</sup> R. Bales, *Proust and the Middle Ages*, *op. cit.*, p. 123.

œuvres font appel à la connaissance que le lecteur possède de l'histoire et de la littérature médiévales : interviennent ici non seulement la subjectivité mais aussi la compétence du lecteur, lorsque la relation au Moyen Âge n'est pas explicite ; pour le dire autrement, pour quel lecteur les textes proustiens peuvent-ils être néo-médiévaux ?

Pour montrer que l'injonction « Tiens ferme ta couronne » dans le Carnet 1 (celui de 1908), qui suit immédiatement les réflexions sur le genre de l'œuvre à venir (« Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier<sup>35</sup> ? ») renvoie à la vertu médiévale de Persévérance, Nathalie Mauriac Dyer mobilise des connaissances culturelles de moins en moins partagées<sup>36</sup>. En particulier l'Apocalypse, que cite Ruskin (*La Bible d'Amiens* en témoigne) à propos de la cathédrale d'Amiens : « Je viendrai bientôt. Conservez ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne » (Apocalypse 3, 11). Combien de lecteurs de Proust sont susceptibles de décoder la présence d'une allusion à la vertu médiévale, à Ruskin et au texte de l'Apocalypse ? La même question peut être posée à propos de la démonstration de Jean-René Valette, ou de la remarque de Valérie Fasseur rapprochant d'Ovide la mention des perles devenues noires, arborées par Mme Verdurin dans *Le Temps retrouvé*<sup>37</sup>.

Chaque herméneute décode les mêmes éléments avec ses propres références ; on peut interpréter les signes en philosophe (comme Deleuze) ou les rapprocher des *semblances* et merveilles arthuriennes. Les conclusions sur l'appartenance du texte à un contexte moderne (dans le premier cas) ou à la sphère néo-médiévale (dans le second) ne sont pas incompatibles, mais elles mettent l'accent sur des aspects différents de l'œuvre : là où Jean-René Valette reconnaît dans le parcours du protagoniste de la *Recherche* – qui fait l'apprentissage du monde, de la religion ou de l'art – des affinités avec les quêtes médiévales (celles de Chrétien de Troyes et Robert de Boron), un autre lecteur mobilisera des modèles plus récents, tel celui du *Bildungsroman*<sup>38</sup>. Il ne s'agit pas nécessairement de choisir entre les deux approches, mais de noter comment sont valorisés des éléments qui, pour certains critiques, apparaissent susceptibles d'être éclairés par un rapprochement avec le Moyen Âge.

---

<sup>35</sup> « La paresse ou le doute ou l'impuissance se réfugiant dans l'incertitude sur la forme d'art. Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? Tiens ferme ta couronne », *Carnets*, éd. Florence Callu et Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, 2002, p. 49-50.

<sup>36</sup> Voir son intervention (« Tiens ferme ta couronne »), lors de la première journée du colloque (26 mars 2010).

<sup>37</sup> Voir leurs interventions, respectivement « Proust et l'«essence surnaturelle» du Moyen Âge » et « Le Moyen Âge perdu du *Temps Retrouvé* », lors de la première journée.

<sup>38</sup> Voir Florence Godeau, *Les désarrois du moi. À la recherche du temps perdu de M. Proust et Der Mann ohne Eigenschaften de R. Musil*, Tübingen, M. Niemeyer, 1995.

Ce sont les choix d'interprétation qui déterminent la hiérarchie, entre le tout de l'œuvre et les éléments qui la composent : à partir de quelle densité les réminiscences médiévales font-elles basculer une œuvre dans la sphère néo-médiévale ? La question se pose pour la *Recherche*, qu'un lecteur familier de la littérature médiévale est susceptible de rapprocher, entre autres exemples, du *Roman de la rose* (vers 1230 et 1275), en raison de leur longueur, de leur caractère encyclopédique, de l'importance de l'onirisme et de la rétrospection subjective, sans oublier la dimension allégorique, et le motif de l'apprentissage de codes, de l'amour, qui structurent ces œuvres. Encore faut-il se méfier des rapprochements qui méconnaissent cette *altérité du Moyen Âge* dont discutent critiques et théoriciens médiévistes<sup>39</sup> ; si elle est avérée, n'invite-t-elle pas à plus de prudence, pour éviter de faire violence à la fois à l'œuvre proustienne, en raison de la résistance du Moyen Âge, et à la référence médiévale, modifiée, altérée, au cours du processus de transplantation dans l'œuvre moderne ?

On répondra finalement à la question liminaire en distinguant le pôle de la création – la présence de références médiévales, volontaires ou involontaires, peut être mise au jour – et celui de la réception, le lecteur percevant ou non les indices, au risque de surinterpréter, d'exagérer l'importance du Moyen Âge. Celui de Proust semble alors pris entre deux feux : d'une part, le danger de soumission aux faits – et cette démarche positiviste, cherchant des « rapports de fait » (pour citer une formule bien connue des comparatistes), est dépassée depuis longtemps – ; d'autre part, le risque de constructions fantaisistes, arbitraires, fondées sur une subjectivité qui se dissimule.

Pour autant, il semble possible d'échapper à cette alternative, si le lecteur demeure conscient de sa démarche, de ses partis pris. S'il évite les rapprochements faciles et les raccourcis hâtifs, ne lui est-il pas possible d'essayer des hypothèses, de cheminer entre Moyen Âge et XX<sup>e</sup> (ou XXI<sup>e</sup>) siècle, de rapprocher deux moments distincts, d'abolir le temps, pendant toute la durée de la lecture ?

Rien ne l'empêche de savourer ce plaisir de l'analogie, à l'image de celui goûté par le héros proustien ; plus précisément par celui qui, chez ce dernier, « n'est heureux que quand il

---

<sup>39</sup> Le numéro homonyme de la revue *Littérature* (dirigé par Stephen G. Nichols, en juin 2003) s'appuie sur les travaux de Hans Robert Jauss (connus en anglais en particulier grâce à l'article de 1979, « The Alterity and Modernity of Medieval Literature », *New Literary History*, n° 10, 1979, p. 181-229) et de Paul Zumthor (*Essai de poétique médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, « Poétique », 1972). Voir la synthèse de Paul Freedman et Gabrielle M. Spiegel, « Medievalisms Old and New: The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies », *The American Historical Review*, vol. 103, n° 3, 1998, p. 677-704.

a découvert, entre deux œuvres, entre deux sensations, une partie commune » (*P*, III, p. 522). Ce plaisir, à en croire *La Prisonnière*, provoque en nous ce sourire « qu'a l'ami d'une famille en retrouvant quelque chose de l'aïeul dans une intonation, un geste du petit-fils qui ne l'a pas connu » (*ibid.*, p. 664). Je voudrais m'y risquer en mettant deux poèmes, « Le Temps perdu » de Pierre Chastellain et le « Passe temps » de Michault<sup>40</sup> Taillevent, en relation avec l'œuvre proustienne.

Le « Passe temps » de Michault Taillevent, constitué de 651 vers – en 93 strophes impaires de 7 vers octosyllabiques, selon un schéma *ababbcc*, le dernier étant un proverbe – évoque la fuite du temps et l'arrivée de la vieillesse, qui prend le poète par surprise. Pour lui, qui décide de se remémorer son passé « *par maniere de passe temps* » (v. 3<sup>41</sup>), le moment est venu de faire des poèmes en accord avec sa vieillesse, à propos du temps qu'il a perdu : « *Pour mon temps qu'ay gasté en vain* » (v. 90). Il évoque ainsi le passé – « *Aux escolles d'amours haultaines/ Usay tous mes beaulx jours seris* » (v. 99 ; « à l'école des amours nobles / J'ai usé tous mes beaux jours sereins ») – et le sentiment de la fuite du temps :

*Bien fusse se j'eusse eu ce sens, [...]  
Que temps passe, comme je le sens*<sup>42</sup>  
  
*Et quand j'euz bien partout pensé  
Il m'alla aprez souvenir  
De la joye du temps passé  
et de la douleur advenir [...]  
Temps passé jamais ne retourne*<sup>43</sup>

Il parvient à ce constat douloureux, en une variation de la précédente strophe :

*Vollentiers feïsse quelque euvre  
Pour mes beaulx jeunes jours ravoïr ;  
Mais temps passé ne se recoeuvre*<sup>44</sup>

C'est à ce poème que répond « Le Temps perdu » de Pierre Chastellain, à la fois sur le plan formel et sur le plan thématique<sup>45</sup> :

*En contemplant mon temps passé  
Et le passe temps de Michaut,  
J'ay mon temps perdu compassé*<sup>46</sup>

<sup>40</sup> Suivant les éditions, on trouve la graphie *Michault* ou *Michaut*.

<sup>41</sup> *Un poète bourguignon du xv<sup>e</sup> siècle : Michault Taillevent* (Edition et étude) de Robert Deschaux, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises », 1975, p. 134 *sq.* Parmi les traductions en français moderne, la plus aisée à trouver est celle proposée par Anne Berthelot, dont sont cités ici quelques vers (A. Berthelot, F. Cornilliat, *Littérature. Moyen Âge, xv<sup>e</sup> siècle. Textes et documents*, Paris, Nathan, 1988, p. 198).

<sup>42</sup> V. 134 et 136 (« Car le temps passe, je le sens bien »).

<sup>43</sup> V. 8-11 et 14.

<sup>44</sup> V. 351-353.

<sup>45</sup> Pour une comparaison précise des deux poèmes, voir Sophie Arendt, *Temps perdu, temps recouvré... Vision du temps au quinzième siècle à travers l'œuvre de Pierre Chastellain*, Liège, université de Liège, 1993, p. 40 *sq.*

Duquel a present bien m'y chault<sup>47</sup>.

Mais apres, souvent me soupe Ire  
De temps perdu, dont fort me deulx<sup>48</sup>

Chastellain resémantise le titre de son prédécesseur, pour lui donner un sens plus fort que l'évocation d'un divertissement (le passe-temps) : pour lui, le temps est *passé*. Ce qui importe n'est pas le détail de la réponse, mais plutôt l'existence de cette réponse même, d'une œuvre poétique à une autre, et d'un poème à un autre, au sein d'une même œuvre. En effet, ce poème (la réponse de Chastellain à Taillevent) est repris par un autre texte du même poète, « Le Temps recouvert » (ou *recouvert*, c'est-à-dire « retrouvé » en français moderne), qui apparaît comme un prolongement, avec variation, du premier, qu'il cite et met en abyme :

*Cy finist mon temps perdu  
Et après s'ensuit mon temps recouvert*<sup>49</sup>.

On retiendra ce phénomène d'écho, explicite et voulu par le poète, auquel s'ajoute celui, suscité dans la mémoire du lecteur, entre ces poèmes et – on l'aura compris – l'œuvre proustienne. Née d'un diptyque entre « temps perdu » et « temps retrouvé », celle-ci associe également, en particulier dans les dernières pages du *Temps retrouvé*, l'écriture, la nostalgie du passé et le sentiment que la mort approche. L'œuvre proustienne devient alors une « œuvre enracinée » [« *rooted work* »], pour rappeler l'expression de J.R.R. Tolkien<sup>50</sup> ; une œuvre, pour conclure avec Paul Zumthor, « enracinée dans une sensibilité collective diffuse<sup>51</sup> ».

---

<sup>46</sup> « Mesuré ».

<sup>47</sup> « dont je me souci ». *Les œuvres de Pierre Chastellain et de Vaillant, poètes du XV<sup>e</sup> siècle*, édition critique par Robert Deschaux, Genève, Droz, « Textes littéraires français », 1982, v. 1-4, p. 19 sq.

<sup>48</sup> « Mais ensuite, souvent me nourrit Regret / Du temps perdu, dont je suis fort chagrin » (traduction en français moderne d'Anne Berthelot, *op cit.*, p. 200). V. 44-45.

<sup>49</sup> V. 519-520.

<sup>50</sup> J.R.R. Tolkien, « *Sire Gauvain et le chevalier vert* », dans *Les monstres et les critiques et autres essais*, trad. Ch. Laferrière, Paris, Christian Bourgois, 2006, p. 97 (*The Monsters and the Critics and Other Essays* [1983], éd. de Ch. Tolkien, Londres, HarperCollins, 1997, p. 72).

<sup>51</sup> Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Éditions de Minuit, « Critique », 1980, p. 36.